

" L'UNION DES TRAVAILLEURS FERA LA PAIX DU MONDE "

Nouvelle série — N° 21

Numéro spécial (Sept. 1941)

LA VÉRITÉ

Organe Central des Comités Français pour la IV^e Internationale

A la différence de la Deuxième et de la Troisième Internationales, la Quatrième Internationale ne bâtit pas sa politique sur les chances militaires des gouvernements capitalistes, mais sur la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile, sur le renversement des classes dominantes de tous les pays, sur la révolution socialiste internationale (Manifeste de la IV^e Internat. sur la guerre).

OU VA L'EUROPE ?

L'article que nous publions ci-dessous a été écrit par le camarade Marc Lorriz, délégué français à l'Internationale. Il a été publié dans le numéro de Juin de La Vérité, organe IV^e-Internationaliste français, édité aux Etats-Unis.

Avec la Crète, Hitler a occupé le dernier morceau d'Europe entre les Iles britanniques et l'U. R. S. S. Les quelques rares neutres de l'Europe ne subsistent qu'autant qu'ils entrent dans le jeu de l'impérialisme allemand. Les opérations militaires passent maintenant sur d'autres continents, en Asie Mineure et en Afrique.

L'Europe sous la botte nazie

Durant la première guerre impérialiste mondiale, les troupes allemandes occupèrent à l'ouest la Belgique et le sixième du territoire français, outre maints pays de l'Europe Centrale et des Balkans. Mais l'existence d'un front et ses déplacements incessants donnaient aux conquêtes allemandes un caractère précaire. Une grande partie de la population civile avait été évacuée. Il n'existait guère de production industrielle ou agricole dans les pays envahis.

L'effondrement militaire de la France a créé, dans la seconde guerre impérialiste, une situation sensiblement différente. L'Europe n'a maintenant plus de front terrestre. La lutte se déroule dans l'air, sur mer ou sur d'autres continents. Le règne de Hitler s'étend maintenant, plus ou moins directement, sur plus de deux cents millions de non-Allemands. L'oppression commune, en dépit de différences profondes, fait que les relations à l'intérieur des classes et entre les classes suivent, dans les divers pays occupés, des lignes parallèles.

Dans tous les pays envahis Hitler trouva, en arrivant, des partis fascistes à l'image du sien. C'était là un des traits les plus clairs de la décomposition de la "démocratie" bourgeoise. Lors de son avance, le militarisme allemand sut magistralement utiliser ces groupes pour ses fins militaires et politiques. Après une année de domination hitlérienne sur l'Europe, l'évolution de ces différents fascismes nationaux est un élément important dans la détermination de nos perspectives futures. C'est en Norvège que l'état-major allemand reçut l'aide la plus active et la plus immédiate de la "cinquième colonne". Après l'invasion, c'est le seul pays où le parti fasciste se trouvait directement placé au pouvoir. C'est aussi, sans doute, le pays où la domination allemande a rencontré le plus de difficultés. Récemment, Himmler, le chef de la Gestapo, trouva que le parti de Quisling, par son impopularité croissante, était loin d'être un instrument assez souple de la domination allemande et réduisit ses pouvoirs. Dans tous les pays envahis on peut observer le même processus : stagnation et désagrégation des groupes fascistes nationaux. Le parti fasciste pro-allemand des Sudètes se décompose. Les hommes qui, en Bohême, avaient salué l'arrivée de Hitler se tiennent maintenant à l'écart de tout ce qui est allemand. Au Danemark, le parti national-socialiste s'est scindé en une multitude de cliques qui se disputent les faveurs des autorités allemandes. En Hollande, le parti fasciste de Mussert est stagnant et ne reçoit pas grand crédit de la part des envahisseurs. Les intellectuels flamands en qui Hitler avait mis ses espoirs, l'ont déçu. En France, Doriot a rassemblé derrière lui quelques anciens chefs stalinistes, mais son parti ne progresse guère. La Roumanie offre un des exemples les plus frappants. Il y existait depuis des années un puissant parti pro-

nazi, les Gardes de fer, farouchement antianglais. L'entrée des troupes allemandes dans le pays, mi-allié, mi-vaincu, fut immédiatement suivie de la désintégration violente du parti fasciste. L'aile la plus radicale publia un manifeste qui proclamait que seule la victoire de l'Angleterre pouvait libérer la Roumanie. Le parti fut écrasé dans le sang. Le gouvernement actuel du général Antonescu ne s'appuie pas sur un fascisme local, mais n'est qu'un bonapartisme soutenu par l'armée allemande.

Ce sont là des signes de courants à l'intérieur de la petite bourgeoisie, à la ville et à la campagne. Naturellement, dans tous les pays envahis Hitler a trouvé des hommes pour faire sa besogne. En arrivant, les généraux allemands ont réquisitionné un certain nombre de chevaux, de veaux, de porcs, de politiciens et de journalistes. Mais en temps que mouvements des masses, les divers fascismes nationaux sont voués à la décomposition. L'"ordre nouveau" de Hitler révèle chaque jour davantage ce qu'il est, c'est le vieux désordre capitaliste, avec l'oppression, la faim et la misère. La petite bourgeoisie se tourne de l'autre côté, le pendule change de sens. Ce phénomène, très important et encore dans ses premiers stades, crée des conditions favorables à l'effondrement de l'impérialisme allemand, mais en lui-même ne mènera à rien si n'intervient pas l'action ouvrière.

La grande bourgeoisie, dans l'ensemble, suit un mouvement contraire à celui de la petite bourgeoisie. Elle organise et systématise de plus en plus la "collaboration". Elle cherche à sauver tout ce qu'elle peut de ses profits et de ses privilèges. Elle saisit la moindre occasion de collaboration que Hitler veut bien lui offrir. Et celui-ci, avec la guerre qui se prolonge, doit utiliser de plus en plus les appareils de production des pays envahis. Les capitalistes de ces pays ne demandent qu'à s'entendre avec les généraux allemands pour alimenter la machine de guerre du Troisième Reich. Ils peuvent, naturellement, rêver de conditions meilleures, mais cela ne les empêche pas de tirer tout ce qu'ils peuvent de la situation présente. *Quelle leçon pour les ouvriers, dont les luttes furent toujours paralysées par la bourgeoisie et ses agents, au nom de l'"intérêt national"!*

L'exemple le plus typique de la conduite de la bourgeoisie est celui de la France. La bourgeoisie française, une des plus veules et des plus décrépites, a déjà profité de la défaite pour plonger le pays dans la réaction la plus sombre, afin de trouver plus aisément une langue commune avec le vainqueur. Elle se rattrape des humiliations reçues par des répressions contre son propre peuple. En face de l'Allemagne, elle ne cherche qu'à se faire pardonner son alliance avec l'Angleterre par une servilité toujours plus abjecte, afin de sauver ce qu'elle peut de son droit à l'exploitation des travailleurs français et des peuples coloniaux. La collaboration s'est étendue aux terrains économique, politique et militaire. L'industrie française travaille en grande partie pour la machine de guerre allemande. Les hommes de Vichy misent maintenant sur la victoire de l'Allemagne et la défaite de leur ancienne alliée. Cette politique a d'ailleurs fait reposer le bonapartisme de Pétain sur un point d'appui nouveau, la marine française. La soudaineté de la débâcle militaire avait laissé la marine intacte, en force et en prestige. Bien plus que l'armée, elle avait maintenu sa cohésion et sa stabilité, ce qui explique la montée au pouvoir de l'Amiral Darlan. En outre, la flotte française était un des atouts les plus précieux dans les mains des hommes de Vichy. « Aidons l'Allemagne avec notre marine, dont elle a besoin, — pensa Darlan, — et nous pouvons sauver quelque chose de la position de la France en Europe ».

La bourgeoisie française offre seulement l'exemple le plus net de ce à quoi tendent les sommets bourgeois dans les divers pays occupés. En face de pareille servilité, les nazis rêvent déjà d'"unifier" l'Europe et de l'opposer, en tant que continent, au reste du monde, pour atteindre leurs objectifs impérialistes. Le nazisme a réussi (les chefs social-démocrates et stalinistes l'y ont pas mal aidé !) à rassembler l'Allemagne autour de l'idée nationale pour des fins impérialistes. Peut-on croire que Hitler réussira à briser l'opposition intérieure dans les pays conquis, comme il a successivement vaincu en Allemagne l'aile radicale de son propre parti, puis les sommets de la Reichswehr, ensuite les diverses oppositions religieuses ? A cette question on peut répondre catégoriquement : non ! En Allemagne, Hitler s'est servi d'un sentiment national. Dans tous les pays de l'Europe, ce sentiment se retourne maintenant contre lui avec une force décuplée. La bourgeoisie, lors de sa montée historique, sut former les grandes nations modernes et faire disparaître tous les particularismes provinciaux, mais elle ne put réaliser cela que parce que son règne signifiait aussi un formidable essor économique, une énorme accumulation de richesses nouvelles. Même vainqueur, Hitler ne peut apporter aux peuples que stagnation et misère. En face de pareille réalité doivent disparaître tous les rêves d'"unifier" le continent. Le nationalisme impérialiste des nazis exacerbe, et exacerbera toujours plus, les nationalismes écrasés qui l'entourent. Imaginer un règne stable de l'impérialisme allemand sur une Europe unifiée, même en cas de victoire militaire, est une chimère.

Caractère de la future révolution européenne

Que la lutte s'ouvre en Allemagne ou ailleurs, les coups décisifs contre Hitler ne peuvent venir que des ouvriers. Au premier jour de la révolte, ce sont eux qui formeront l'avant-garde la plus résolue. Dès la toute première étape de l'effondrement du système nazi, ils créeront leurs instruments de lutte, des comités d'action, première forme des soviets. La bourgeoisie nationale n'hésitera pas à collaborer avec les nazis pour chercher à rétablir l'"ordre". La petite bourgeoisie sera ce qu'elle est dans toutes les révolutions modernes, une force d'appoint. Elle apportera, sans doute, un soutien particulièrement chaleureux aux ouvriers, au moins dans la première période. Mais elle est foncièrement incapable d'assurer la direction de la lutte ou même de partager cette direction, sur pied d'égalité, avec le prolétariat. Pour venir à bout de Hitler, il faut les rangs ouvriers. Ce qui est à l'ordre du jour en Europe, c'est la révolution prolétarienne. Tous les espoirs d'une «révolte nationale» spéciale où la petite bourgeoisie et le prolétariat se partageraient la direction sont vains. Ne sont encore plus ceux d'une lutte victorieuse de la petite bourgeoisie « appuyée » par le prolétariat.

La suprématie ouvrière dans la lutte, l'apparition de soviets embryonnaires dès les tous premiers pas n'inclinent pas, naturellement, que la révolution prolétarienne sera achevée du jour au lendemain. Il s'ouvrira une période, plus ou moins longue, de dualité de pouvoir. Les soviets prendront conscience de leur force et de leur rôle, celui d'un nouveau gouvernement. Avant tout, il faudra du temps au parti révolutionnaire pour souder ses rangs et conquérir la majorité de la classe ouvrière avant d'en finir avec le régime bourgeois.

Libération nationale et révolution prolétarienne

Cette perspective stratégique générale ne résoud pas encore les problèmes tactiques posés par l'occupation nazie de l'Europe. Dans les divers pays, la bourgeoisie nationale ne pense qu'à mériter par sa servilité la bienveillance du vainqueur. Dans toutes les autres couches de la population, en face des rapines et des violences nazies, une haine farouche de l'opresseur grandit de mois en mois. Le parti révolutionnaire ne peut pas oublier, sous peine de suicide, ce fait fondamental qui domine maintenant la vie de toute l'Europe. Nous reconnaissons pleinement le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et sommes prêts à le défendre, comme un droit élémentaire de la démocratie. Cependant, cette reconnaissance ne change rien au fait que ce droit est foulé aux pieds par les deux camps dans la présente guerre, qu'il ne serait guère plus respecté en cas d'une "paix" impérialiste. Le capitalisme à l'agonie peut de moins en moins réaliser cette revendication de la démocratie. Seul le socialisme peut entièrement donner aux peuples le droit à l'indépendance et mettre fin à toute oppression nationale. Parler du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et se taire sur le seul moyen de sa réalisation, c'est-à-dire la révolution prolétarienne, c'est répéter une phrase creuse, c'est semer des illusions, c'est tromper les travailleurs. La paix de Versailles avait donné naissance à un certain nombre de nouveaux états indépendants. Ils ne furent, en réalité, que des satellites des grandes puissances impérialistes victorieuses. A l'exploitation de leur prolétariat, ils ajoutèrent l'oppression de minorités nationales (Slovaques en Tchécoslovaquie, Ukrainiens et Blancs-Russiens en Pologne, Croates en Yougoslavie, etc.). Nul doute qu'une paix impérialiste, quel que soit le camp vainqueur, réaliserait le droit des nations à l'indépendance sous une forme encore plus caricaturale. Le parti révolutionnaire ne peut manquer, dans l'Europe actuelle, de soutenir les manifestations de résistance nationale à l'oppression et apporter sa participation active dans la lutte ne signifie nullement qu'il doit laisser prendre des décisions quant à la réalité de demain et renforcer les tendances chauvines.

C'est une erreur particulièrement grave que de s'imaginer que la lutte contre l'oppression nationale crée des conditions spéciales où le prolétariat doit abandonner ses objectifs propres et se confondre avec la petite bourgeoisie (parfois aussi la grande) dans l'unité de la "nation". La libération nationale n'est nullement une "spécialité" de la petite bourgeoisie. Au contraire, celle-ci ne peut apporter que des solutions utopiques (pacifisme, Société des Nations améliorée, etc.). Si le prolétariat prend dans ses mains des tâches d'émancipation nationale (comme il doit maintenant le faire dans bien des pays d'Europe), c'est pour les résoudre par ses méthodes propres les seules capables d'assurer le succès, et intégrer la résistance nationale dans sa perspective générale de subversion totale de la société.

L'opposition nationale des peuples de l'Europe donne au régime de l'impérialisme allemand un caractère éminemment instable. Mais en même temps elle forme un écran devant les tâches fondamentales de notre époque : la transformation socialiste de l'Europe, seule capable d'en finir avec l'oppression nationale. Ce double caractère conditionne l'action des marxistes. Ils doivent appuyer toute résistance nationale, en tant qu'elle représente une lutte réelle, mais ils peuvent et doivent le faire sans mêler une phraséologie chauvine à leur propagande, sans faire naître d'illusions quant à la réalisation de l'indépendance nationale, sans jamais perdre de vue les objectifs généraux de leur lutte. En outre, bornée à un seul pays, la lutte est sans espoir. La tâche du parti révolutionnaire n'est pas de renfermer la lutte contre l'impérialisme allemand dans d'étroites limites nationales, mais de l'intégrer dans la résistance de tous les peuples de l'Europe à la servitude

commune. Cette servitude, Hitler y a aussi plongé les ouvriers allemands. Les marxistes doivent avoir des mots d'ordre qui tendent sans cesse à étendre l'arène de la lutte, à la généraliser, à la répandre à travers toute l'Europe, y compris l'Allemagne, et non à la limiter, à la cloisonner sous différents drapeaux nationaux. Leur cri de ralliement, c'est : *A bas le régime nazi ! Vivent les Etats-Unis soviétiques d'Europe !*

Les masses de l'Europe ont à mener leur combat dans des conditions terriblement difficiles et brusquement changées. Pendant des années, les réformistes et leurs amis se sont moqués des trotskystes qui voulaient transplanter en Europe occidentale les méthodes du bolchévisme russe. Quelle leçon amère ils ont reçue ! La Russie tsariste apparut maintenant, sinon comme le paradis, du moins comme le purgatoire, en face de l'enfer qu'est devenue l'Europe. La famine plane sur le continent qui naguère conduisait le monde. Des ouvriers arrêtent leur travail pour réclamer des rations de nourriture plus abondantes. C'est là une nouvelle forme de la lutte pour les salaires dans l'Europe dégradée. Les manifestations de ménagères affamées ne peuvent que se multiplier. Au milieu de la misère et de l'oppression, toute lutte "économique" prend immédiatement un caractère politique. La tâche des marxistes n'est pas d'imposer aux masses telle ou telle forme de lutte qu'ils pourraient "préférer", mais en réalité d'approfondir, d'étendre et de systématiser toutes les manifestations de résistance, y apporter l'esprit d'organisation et leur ouvrir une large perspective.

Petite bourgeoisie et prolétariat

L'oppression nationale a fait entrer dans l'arène politique de larges couches de la petite bourgeoisie. Laisse à elle-même, elle est bien impuissante à assurer le renversement du régime nazi. Actuellement, dans sa grande majorité, elle se tourne du côté de l'impérialisme britannique. En France, ce mouvement appuie le général De Gaulle, lequel n'a pas d'autre programme que la lutte militaire contre l'Allemagne aux côtés de l'Angleterre. L'activité de ses partisans en France, c'est avant tout l'espionnage en faveur de l'Angleterre et le recrutement de jeunes gens pour les forces françaises «libres». Le parti marxiste n'a rien de commun avec un tel programme et de telles méthodes. Pour nous le succès de la révolution ne dépend pas de la victoire ou de la défaite de tel ou tel camp impérialiste (quelle illusion !), mais de l'éducation révolutionnaire de lutteurs éprouvés, de la formation des cadres d'un parti intrançaisant. C'est là la tâche fondamentale. Les sympathies pour l'Angleterre qui se répan-

dent maintenant dans les pays occupés sont la première forme élémentaire de résistance à l'oppression nazie (et aussi à la bourgeoisie nationale en France). La tâche des marxistes n'est pas de s'adapter à ce sentiment (complètement stérile), mais de prévoir les autres formes ultérieures de résistance et de s'y préparer.

La petite bourgeoisie apparaît sur la scène avec ses armes spécifiques. Des cas de terrorisme individuel se sont déjà produits dans toute l'Europe. En Pologne, en Norvège, en France, des partisans trop cyniques de l'entente avec Hitler ont été supprimés. Des assassinats d'officiers allemands n'ont pas manqué. Tout cela ne peut que se multiplier. Le parti révolutionnaire ne peut que répéter tous les arguments classiques du marxisme contre le terrorisme individuel, ils gardent encore maintenant toute leur valeur. Extrêmement symptomatiques de l'état d'esprit des masses petites-bourgeoises, émerveillant parfois par leur héroïsme, les attentats individuels ne peuvent conduire à rien, sinon au sacrifice de vies qui seraient d'un prix inestimable si elles trouvaient un meilleur emploi. Le devoir des marxistes, c'est de diriger le dévouement des partisans de la terreur dans la voie de la préparation de la lutte des masses. La lutte physique peut cependant, même maintenant, prendre d'autres formes que l'attentat individuel. En Norvège, par exemple, des bagarres entre des groupes de fascistes locaux et la population ne sont pas rares. Une situation analogue peut se produire ailleurs. En de pareils cas, les marxistes doivent avant tout organiser, systématiser toutes les formes spontanées de lutte, former des détachements de milice, lier leur activité à la population, etc.

Avec le terrorisme, le sabotage est aussi apparu dans l'Europe asservie et dégradée. Le sabotage n'est pas une arme spécifiquement prolétarienne, mais plutôt propre à la petite bourgeoisie. Tous les arguments marxistes concernant l'inefficacité du terrorisme individuel sont aussi valables pour ce qui est de la destruction de tel ou tel objectif militaire ou économique par un individu ou un petit groupe isolé. Cependant, certaines formes de sabotage peuvent se combiner avec la résistance de la population. Dans les usines, peuvent apparaître le ralentissement de la production ou l'avalissement de la qualité quand l'oppression nazie se fait trop brutale. Le parti révolutionnaire ne peut manquer d'appuyer et d'élargir toute forme de lutte en tant qu'elle est intimement liée à la masse.

Les profiteurs

U. S. A. — Le bénéfice des 345 firmes américaines les plus importantes, pour le premier trimestre de 1941, se monte à 377 millions de dollars, contre 321 millions au premier trimestre de 1940. L'United Aircraft a porté son dividende de 1,50 dollar en juin, à 2 dollars. La firme Curtiss-Wright a vu son bénéfice net passer, de 32 millions de dollars en 1939, à 15,93 millions en 1940.

FRANCE. — La Compagnie Minière de Béthune, au cours des 18 mois de l'exercice 1939-40, enregistre un bénéfice net de 35.180.000 fr. contre 5.810.000 fr. au cours du précédent exercice de 12 mois. La Banque des Pays du Nord, du groupe Schneider-Creuset, enregistre pour 1939 un bénéfice net de 7.200.000 fr. contre 3.100.000 en 1938.

ALLEMAGNE. — La filiale de Prague de la firme Siemens (électricité) a enregistré un bénéfice de 9.400.000 couronnes contre 4.000.000 en 1939. Le bilan de Krupp est publié pour 1939-40. Depuis 1936 37 le bénéfice brut est passé de 316,56 millions de marks à 421,41 millions de marks. La filiale de Prague de l'A.E.G. a vu son bénéfice brut passer de 2,9 millions à 8,7 millions de couronnes.

A part ça, en Allemagne, il n'y a plus de ploutocratie !

« Je suis sûr de la victoire de la IV^e Internationale. En avant ! »

(dernières paroles prononcées par Trotsky, blessé à mort par un agent du Guepéou, le 20 août 1940).

Après bientôt deux ans de guerre, après des victoires sensationnelles, aucune perspective de solution n'apparaît sur le plan strictement militaire. Les généraux ne peuvent offrir à l'humanité que des théâtres de guerre toujours plus larges. Encore plus directement que dans l'autre guerre, c'est le facteur social qui décidera. C'est suivant cette ligne qu'il faut tracer notre perspective et c'est dans cette perspective qu'il faut aligner nos tâches.

A travers toute l'Europe, le prolétariat est maintenant submergé par les eaux troubles du chauvinisme. Mais la solution socialiste, aujourd'hui si lointaine, obscurcie par les nationalismes de toutes couleurs, sera demain immédiatement à l'ordre du jour. Il faut expliquer patiemment aux ouvriers avancés les leçons d'hier, la situation d'aujourd'hui et les tâches de demain. Il faut rassembler les cadres du parti de la révolution. Mais cette préparation n'est possible et valable qu'en participant à toutes les formes de résistance des masses à la misère et à l'oppression, en travaillant à organiser cette résistance, à la coordonner, à l'élargir. C'est une tâche qui réclame les plus grands efforts. Mais ils en valent la peine, car demain ils porteront des fruits au centuple.